

La Florida

Mario Cloutier

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, M. (1993). Compte rendu de [*La Florida*]. *Séquences*, (164), 51–52.

police travaillant depuis quinze ans dans un «Groupe Stup», Michel Alexandre, il a écrit le scénario de **L.627**.

Ce numéro désigne l'article du Code de la Santé Publique française qui réprime toutes les infractions liées à la détention, au trafic et à la consommation des stupéfiants.

Lucien Marguet, dit Lulu, enquêteur de police, croit dur comme fer à la lutte contre les trafiquants de drogue et les heures ne comptent pas pour mener à bien une affaire. Sa tâche n'est simplifiée, ni par certains de ses collègues qui aiment se cantonner dans le laisser-faire et leurs petites habitudes, ni par l'administration dont la lourdeur et la sclérose laissent rêver. Après avoir vu **L.627**, on comprend mieux la frustration des forces de l'ordre qui tentent presque comme des Don Quichotte de réduire le trafic de la drogue, mais sans moyens adéquats.

Tavernier dresse un constat, terriblement triste en définitive, de cette situation; il démontre la bêtise administrative qui fait qu'au lieu d'allouer un nouveau véhicule à une brigade, on la dote d'une ligne de télécopieur, alors qu'elle ne possède même pas l'appareil. La magouille et les pots de vin déguisés sont illustrés par l'échange d'un bon repas contre l'annulation des contraventions du tenancier. Certains fonctionnaires tatillons ne s'intéressent qu'aux statistiques: ce qui compte n'est pas l'importance des saisies ou des opérations, mais plutôt leur nombre. Plus grave encore, certains policiers nuisent au travail de leurs collègues en dénonçant leurs indicateurs à ceux qu'ils ont «donnés»: généralement, cela ne pardonne pas.

On sent la colère de Tavernier tout au long de ce film de dénonciation dont l'impact à sa sortie s'est répercuté jusqu'au bureau de Paul Quilès, le ministre français de l'Intérieur, qui a d'abord crié à la caricature avant d'allouer une somme de quatre millions de francs pour l'amélioration de locaux de police!

Pourtant, le manichéisme ne colore pas cette oeuvre. Les personnages sont crédibles: les policiers ne sont pas des héros, en faisant plus ou moins bien leur travail selon leur propre personnalité. Malheureusement, on n'aurait pas dû cantonner les rôles des «dealers» à des gens de race noire ou nord-africaine.

Lulu est particulièrement attachant, surtout dans ses échanges avec Cécile, une jeune prostituée toxicomane et séropositive. Tout en lui reprochant sa continuelle dépendance à la drogue, il lui sert d'ange gardien et on se doute qu'il a dû autrefois l'aimer. Maintenant, il vit avec une autre femme. Cela est plus esquissé que décrit; dommage que Tavernier n'ait pas davantage insisté sur la vie personnelle de Lulu, cela aurait humanisé encore plus ce personnage. Didier Bezace, qui le joue, n'a rien d'un Mel Gibson: on n'ira pas le voir pour ses beaux yeux. Mais sa présence à l'écran et la crédibilité qu'il donne à son rôle, par sa multitude de facettes, valent absolument le déplacement.

Tavernier a tourné ce film plus comme un documentaire qu'une oeuvre dramatique. Il montre rarement une opération du début à la fin; il ne s'attarde qu'aux moments cruciaux sans nuire à la compréhension. Le montage, très dynamique, procède par ellipses; la caméra par sa mobilité et ses grands angles contribue à l'atmosphère «vécue»: le spectateur a vraiment l'impression de participer à une opération avec les policiers.

Peut-être un peu long (2h 25 min.), **L.627** n'atteint pas le poli et la finesse de certains autres films de Tavernier, mais son impact vient de sa volonté de vouloir remettre certaines horloges à l'heure. En outre, au-delà de la dénonciation, ce film respire aussi la sensibilité, l'humour et, parfois, la très grande tendresse que Tavernier porte à ses personnages.

Martin Delisle

(1) **L.627** lui est d'ailleurs dédié.

L.627 — Réal.: Bertrand Tavernier — Scén.: Michel Alexandre, Bertrand Tavernier — Phot.: Alain Choquart — Mont.: Ariane Boeglin — Mus.: Philippe Sarde — Son: Michel Desrois, Gérard Lamps — Déc.: Guy-Claude François — Cost.: Jacqueline Moreau — Int.: Didier Bezace (Lulu), Jean-Paul Comart (Dodo), Charlotte Kady (Marie), Jean-Roger Milo (Manuel), Nils Tavernier (Vincent), Philippe Torrenton (Antoine), Lara Guirao (Cécile), Cécile Garcia-Fogel (Kathy), Claude Brossat (Adore) — Prod.: Alain Sarde — France — 1992 — 145 minutes — Dist.: Aska Film.

La Florida

Peut-être parce qu'il n'aura nécessité qu'un temps record de quatre mois de préparation, le dernier film de Georges Mihalka, **La Florida**, s'avère d'une incroyable, mais criante actualité. L'ouverture se fait sur une tempête de neige à Montréal avant de se déplacer vers Hollywood, Floride,



la ville qui déteste les bedaines québécoises. De plus, ce tournage ultrarapide qui a englouti, tel un ouragan floridien, près de quatre millions de dollars, permettra sans doute à son réalisateur de rejoindre le peloton de tête des accoucheurs des derniers grands succès de notre cinématographie. Comme recette de fast-food, c'est réussi!

Là où la digestion bloque, c'est qu'au lieu d'un repas complet, on nous refile de la saucisse insipide et inodore. Après **Le Chemin de Damas**, une comédie rondement menée et autrement plus originale, George Mihalka est allé à l'école de l'efficacité télévisuelle avec **Scoop**.

Pauline Lapointe,
Rémy Girard et
compagnie dans
La Florida

On pouvait donc s'attendre à le voir nous revenir au grand écran avec un certain bagage. Or, le réalisateur débarque sans crier gare avec un morceau de cinéma bâclé, un bel os auquel on aurait enlevé toute sa viande. **La Florida** est un film sans scénario, une comédie sans éclats de rire, dont le plus grand mérite demeure celui d'amener au cinéma des gens qui n'y mettent jamais les pieds.

Aucun cliché n'a en fait arrêté les scénaristes, Suzette Couture et Pierre Sarrazin. Fatigué de conduire les autres, Léo Lespérance quitte son emploi de chauffeur d'autobus pour aller se chauffer la couenne en Floride. Il achète un motel qu'il a tôt fait de baptiser du nom de sa plus que ronde moitié, Ginette. Esquivant entre les obstacles aménagés par les méchants de service — un Québécois maffieux et un promoteur retors —, Léo fait de son commerce une réussite, mais aussi de ses enfants ses esclaves et de sa femme une frustrée sexuelle. Heureusement, Pépère veille au grain et raffermi les liens familiaux en frôlant la mort. Tout finira bien avec la beauté de Lespérance-fille qui l'emportera au paradis floridien.

Du même acabit, les personnages caricaturaux sont dessinés à gros traits, pendant que les dialogues célèbrent certaines grandes vérités du moment comme: «En Floride, les rêves ne sont pas taxés» ou «Mordechai Richler s'appellerait Richelieu...». Les situations se suivent et s'entremêlent, cousues de fil blanc et mettant en scène des personnages revus sans être corrigés. Gildor Roy nous refait un Régis Savoie en mode mineur, Raymond Bouchard un malfrat frais émoulu de **Ding et Dong, le film**,... seul Rémy Girard, comme toujours, tire son épingle du jeu en un Tit-Coq des années 90, fier et fonceur, mais guère plus original pour autant.

Toutefois, c'est indéniable, George Mihalka sait filmer. Ça et là, le montage s'emballé ou se montre efficace par son savoir-faire de l'ellipse et du raccord ingénieux. La

photographie s'avère plus qu'adéquate. Mais, aux prises avec un mauvais scénario, le cinéaste ne réussit jamais à faire vraiment démarrer l'intrigue, à lui faire prendre son envol. Chaque bon coup ou gag bien amené retombe aussitôt dans la banalité de l'ensemble, hésitant entre la grosse farce grasse qui laisse des taches et la comédie dramatique qui veut faire réfléchir.

Quelques bons gags visuels viennent parfois tromper l'ennui, comme celui des cicatrices de bedaines québécoises, mais le souvenir récent de l'actualité transforme rapidement notre rire en malaise. Voilà des prééminences qui feraient bien trop plaisir à tous les journaux jaunes de Floride. De plus, les rares moments de rires soutenus surviennent encore lors de blagues grivoises ou religieuses. Arrivera-t-on un jour enfin à sortir l'humour québécois du sexe et de l'église?

Si **La Florida** avait au moins le mérite de gratter un tant soit peu sous le bronzage des Floribécois, Mihalka aurait pu s'en sortir avec une intéressante étude de mœurs. Mais cette histoire à l'américaine semble concoctée pour attirer le plus large public possible, ne laissant guère de prise à l'originalité: plans gratuits de corps de femmes bien huilés, personnages grotesques, intrigues secondaires de style policier, musique rock où Marjo et Plume prennent la place des habituels succès de trame sonore... Certes, la recette marche, mais où est le cinéma québécois? Combien de vrais films ne se feront pas avec les deniers qu'a décroché ce sous-produit hollywoodien? La question est plus que jamais justifiée.

Mario Cloutier

LA FLORIDA — Réal.: Georges Mihalka — Scén.: Suzette Couture, Pierre Sarazin — Int.: Rémy Girard — Pauline Lapointe, Gildor Roy, Martin Drainville, Denis Bouchard, Yvan Canuel, Raymond Bouchard — Canada (Québec) 1993 — 110 minutes.

Peter's Friends

Soyons clair dès le départ: j'adore le travail de Kenneth Branagh. Ayant pu apprécier son interprétation originale d'Henry V sur scène en 1984, je suis de ces inconditonnels qui considèrent sa version cinématographique de 1989 comme un chef-d'oeuvre incontournable. Je dois en outre confesser une affection particulière pour le brio de **Dead Again**. Aussi ai-je été consternée et stupéfaite de devoir chercher en vain quelque marque indélébile de ce cinéaste imprévisible dans **Peter's Friends**. En ayant ainsi acquis la réputation de transformer en or tout ce qu'il touche, Branagh aurait-il créé trop d'attentes?

Sur le mode désormais familier de **The Big Chill**, **Peter's Friends** met en présence six copains qui se sont connus à l'université au début des années 80 et qui se sont plus ou moins perdus de vue au fil des ans. Rassemblés dix ans plus tard chez l'un des leurs pour célébrer la nouvelle année, ils vont partager leurs frustrations, leurs ambitions déçues, dévoiler leurs problèmes et exposer



Kenneth Branagh
et Emma
Thompson dans
Peter's Friends

leurs drames les plus secrets. Au milieu de ces retrouvailles, deux «rapportés» plutôt tapageurs — la femme de l'un (Carol), le nouveau «chum» d'une autre (Brian) — viennent témoigner de la tangente qu'a pu prendre leur vie et jettent un sentiment d'inconfort sur cette réunion que d'aucuns auraient souhaitée plus intime.